

Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande... Il a neigé dans les plis de nos robes, j'ai des épaulettes blanches, un sucre impalpable fond au creux du mufle camard de Poucette, et la bergère flamande scintille toute, de son museau pointu à sa queue en massue. Nous étions sorties pour contempler la neige, la vraie neige et le vrai froid, raretés parisiennes, occasions presque introuvables, de fin d'année... Dans mon quartier désert, nous avons couru comme trois folles, et les fortifications hospitalières, les fortifs décriées ont vu de l'avenue des Ternes au boulevard Malesherbes, notre joie haletante de chiens lâchés. Du haut du talus nous nous sommes penchées sur le fossé que comblait un crépuscule violâtre fouetté de tourbillons blancs ; nous avons contemplé Levallois noir piqué de feux roses derrière un voile chenillé de mille et mille mouches blanches, vivantes, froides comme des fleurs effeuillées, fondantes sur les lèvres, sur les yeux, retenues un moment aux cils, au duvet des joues... Nous avons gratté de nos dix pattes une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas. Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux... Assises maintenant devant la grille ardente nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent déchaîné derrière la porte, fond dans nos veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues...

**Colette, « Rêverie du Nouvel An », *Les Vrilles de la vigne*, 1908**

*Léo, le frère de Colette, est retourné à Saint-Sauveur. Il est venu lui raconter son pèlerinage au château, qui a changé de propriétaire.*

- C'est tout, vieux ?
  - Minute ! répéta-t-il féroce. Je monte donc vers le canal, - si j'ose, dit-il avec une recherche incisive, appeler canal cette marre infecte, cette soupe de moustiques et de bouse... Passons. Je m'en vais donc à la cour du Pâté, et...
  - Et ?...
- Il tourna vers moi, sans me voir, un sourire vindicatif.
- J'avoue que je n'ai d'abord pas aimé particulièrement qu'ils fassent de la première cour – devant la grille, derrière les écuries aux chevaux – une espèce de préau à sécher la lessive... Oui, je l'avoue !... Mais je n'y ai pas trop fait attention, parce que j'attendais « le moment de la grille ».
  - Quel moment de la grille ?
- Il claqua des doigts, impatienté.
- Voyons... tu vois le loquet de la grille ?
- Comme si j'allais le saisir, - de fer noir, poli et fondu – je le vis en effet...
- Bon. Depuis toujours, quand on le tourne comme ça – il mimait – et qu'on laisse aller la grille, alors elle s'ouvre par son propre poids, et en tournant elle dit...
  - « I-î-î-an... » chantâmes-nous d'une seule voix sur quatre notes.
  - Oui, dit mon frère en faisant danser fébrilement son genou gauche. J'ai tourné... J'ai laissé aller la grille... J'ai écouté... Tu sais ce qu'ils ont fait ?
  - Non.
  - Ils ont huilé la grille, dit-il froidement.

Il partit presque aussitôt. Il n'avait pas autre chose à me dire. Il recroisa les membranes humides de son grand vêtement, et s'en alla, dépossédé de quatre notes, son oreille musicienne tendue en vain, désormais, vers la plus délicate offrande, composée par un huis ancien, un grain de sable, une trace de rouille, et dédiée au seul enfant sauvage qui en fût digne.

*Dans cette première page de roman, le narrateur présente l'héroïne Esther.*

Saint-Martin-Vésubie, été 1943.

Elle savait que l'hiver était fini quand elle entendait le bruit de l'eau. L'hiver, la neige avait recouvert le village, les toits des maisons et les prairies étaient blancs. La glace avait fait des stalactites au bout des toits. Puis le soleil se mettait à brûler, la neige fondait et l'eau commençait à couler goutte à goutte de tous les rebords, de toutes les solives, des branches d'arbre, et toutes les gouttes se réunissaient et formaient des ruisselets, les ruisselets allaient jusqu'aux ruisseaux, et l'eau cascada joyeusement dans toutes les rues du village.

C'était peut-être ce bruit d'eau son plus ancien souvenir. Elle se souvenait du premier hiver à la montagne, et de la musique de l'eau au printemps. C'était quand ? Elle marchait entre son père et sa mère dans la rue du village, elle leur donnait la main. Son bras tirait plus d'un côté, parce que son père était si grand. Et l'eau descendait de tous les côtés, en faisant cette musique, ces chuintements, ces sifflements, ces tambourinades. Chaque fois qu'elle se souvenait de cela, elle avait envie de rire, parce que c'était un bruit doux et drôle comme une caresse. Elle riait, alors, entre son père et sa mère, et l'eau des gouttières et du ruisseau lui répondait, glissait, cascada...

Maintenant, avec la brûlure de l'été, le ciel d'un bleu intense, il y avait un bonheur qui emplissait tout le corps, qui faisait peur, presque. Elle aimait surtout la grande pente herbeuse qui montait vers le ciel, au-dessus du village. Elle n'allait pas jusqu'en haut, parce qu'on disait qu'il y avait des vipères. Elle marchait un instant au bord du champ, juste assez pour sentir la fraîcheur de la terre, les lames coupantes contre ses lèvres. Par endroits, les herbes étaient si hautes qu'elle disparaissait complètement. Elle avait treize ans, elle s'appelait Hélène Grève, mais son père disait : Esther.

J.M.G. LE CLÉZIO,

*Étoile errante*, éditions Gallimard, Collection Blanche, 1992, pp. 15-16.

Il est terrible  
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain  
il est terrible ce bruit  
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim  
elle est terrible aussi la tête de l'homme  
la tête de l'homme qui a faim  
quand il se regarde à six heures du matin  
dans la glace du grand magasin  
une tête couleur de poussière  
ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde  
dans la vitrine de chez Potin  
il s'en fout de sa tête l'homme  
il n'y pense pas  
il songe  
il imagine une autre tête  
une tête de veau par exemple  
avec une sauce de vinaigre  
ou une tête de n'importe quoi qui se mange  
et il remue doucement la mâchoire  
doucement  
et il grince des dents doucement  
car le monde se paye sa tête  
et il ne peut rien contre ce monde  
et il compte sur ses doigts un deux trois  
un deux trois  
cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé  
et il a beau se répéter depuis trois jours  
Ça ne peut pas durer  
ça dure  
trois jours  
trois nuits  
sans manger  
et derrière ces vitres  
ces pâtés ces bouteilles ces conserves  
poissons morts protégés par les boîtes  
boîtes protégées par les vitres  
vitres protégées par les flics  
flics protégées par la crainte  
que de barricades pour six malheureuses sardines...  
Un peu plus loin le bistrot  
café-crème et croissants chauds  
l'homme titube  
et dans l'intérieur de sa tête  
un brouillard de mots  
un brouillard de mots  
sardines à manger  
œuf dur café-crème  
café arrosé rhum  
café-crème  
café-crème  
café-crime arrosé sang !...  
Un homme très estimé dans son quartier  
a été égorgé en plein jour  
l'assassin le vagabond lui a volé  
deux francs  
soit un café arrosé  
zéro franc soixante-dix  
deux tartines beurrées  
et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon.  
Il est terrible  
le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain  
il est terrible ce bruit  
quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

*Césaire a retrouvé la mémoire de son peuple. Dans le poème, les Noirs ne sont plus dupes de l'aliénation et de l'humiliation qui leur sont imposées. La «vieille négritude», celle du «bon nègre», paisible, sans esprit de rébellion, peut enfin disparaître, et les esclaves sortir des cales où l'histoire les maintenait prisonniers. Césaire se fait prophète de cette libération.*

Je dis hurrah ! La vieille négritude  
progressivement se cadavérise  
l'horizon se défait, recule et s'élargit  
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe

1. Le négrier: le navire  
négrier, qui transporte les  
esclaves noirs.

5 le négrier<sup>1</sup> craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers !

Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondit, ni les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignons frits retrouve dans son sang répandu le goût amer de la liberté

15 Et elle est debout la négraille

la négraille assise  
inattendument debout  
debout dans la cale  
debout dans les cabines

20 debout sur le pont  
debout dans le vent  
debout sous le soleil  
debout dans le sang

debout

25 et

libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son dénuement maritimes  
girant en la dérive parfaite et la voici:  
plus inattendument debout

30 debout dans les cordages  
debout à la barre  
debout à la boussole  
debout à la carte  
debout sous les étoiles

35 debout

et

libre

et le navire lustral<sup>2</sup> s'avancer impavide<sup>3</sup> sur les eaux écroulées.

2. Lustral: qui purifie.  
3. Impavide: sans peur.

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal* [1939], Présence Africaine Éditions, 1955.

1 Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense: J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

5 A trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par mon poids baignait d'abord mes jambes; puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible  
10 et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...[...]

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais L'une se haussait hors de la terre par une convulsion  
15 cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au  
20 moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

## POSTAMBULE

Femme, réveille-toi ! Le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. Ô femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine fondée sur les sages décrets de la nature ! Qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du Législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : « Femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? » — Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampants à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être Suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.



Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*,  
(1791)

Les femmes ont fait plus de mal que de bien. La contrainte et la dissimulation ont été leur partage. Ce que la force leur avait ravi, la ruse leur a rendu; elles ont eu recours à toutes les ressources de leurs charmes, et le plus irréprochable ne leur résistait pas. Le poison, le fer, tout leur était soumis; elles commandaient  
5 au crime comme à la vertu. Le gouvernement français, surtout, a dépendu, pendant des siècles, de l'administration nocturne des femmes; le cabinet n'avait point de secret pour leur indiscretion: ambassade, commandement, ministère, présidence, pontificat, cardinalat, enfin tout ce qui caractérise la sottise des hommes, profane et sacré, tout a été soumis à la cupidité et à l'ambition de ce  
10 sexe autrefois méprisable et respecté, et depuis la révolution, respectable et méprisé.

Dans cette sorte d'antithèse, que de remarques n'ai-je point à offrir! Je n'ai qu'un moment pour les faire, mais ce moment fixera l'attention de la postérité la plus reculée. Sous l'ancien régime, tout était vicieux, tout était coupable; mais ne  
15 pourrait-on pas apercevoir l'amélioration des choses dans la substance même des vices? Une femme n'avait besoin que d'être belle ou aimable; quand elle possédait ces deux avantages, elle voyait cent fortunes à ses pieds. Si elle n'en profitait pas, elle avait un caractère bizarre, ou une philosophie peu commune qui la portait aux mépris des richesses; alors elle n'était plus considérée que comme  
20 une mauvaise tête. La plus indécente se faisait respecter avec de l'or, le commerce des femmes était une espèce d'industrie reçue dans la première classe, qui, désormais, n'aura plus de crédit.



En 1771, Bougainville fit connaître au public son voyage autour du monde. L'année suivante, Diderot écrivit Un supplément au voyage de Bougainville, dans lequel il s'interroge sur la colonisation, l'esclavage, la liberté.

Bougainville s'apprête à quitter Tahiti, un vieux tahitien prend la parole :

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta: "Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive: nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes; tu as partagé ce privilège avec nous; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon: qui es-tu donc, pour faire des esclaves? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal: *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi! et pourquoi? parce que tu y as mis le pied? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres: *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es écrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave: tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi? Tu es venu; nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse nous nos mœurs; elles sont plus sages et honnêtes que les tiennes; nous ne voulons plus troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières ».

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1772.

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la Nation, demandent à être constituées en Assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, <sup>elles</sup> ont résolu d'exposer, dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette  
5 déclaration constamment présente à tous les membres du corps social leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes et ceux du pouvoir des hommes, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique en soient plus respectés, afin  
10 que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution, des bonnes mœurs et au bonheur de tous.

En conséquence, le sexe supérieur en beauté comme en courage dans les souffrances maternelles reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices  
15 de l'Être suprême, les droits suivants de la femme et de la citoyenne .

## Roman

### I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.

– Un beau soir, foin des bocks<sup>1</sup> et de la limonade,

Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !

– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

5 Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !

L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;

Le vent chargé de bruits – la ville n'est pas loin –

A des parfums de vigne et des parfums de bière...

### II

– Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon

10 D'azur<sup>2</sup> sombre, encadré d'une petite branche,

Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond

Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser<sup>3</sup>.

La sève<sup>4</sup> est du champagne et vous monte à la tête...

15 On divague ; on se sent aux lèvres un baiser

Qui palpite là, comme une petite bête...

### III

Le cœur fou Robinsonne<sup>5</sup> à travers les romans,

– Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,

Passe une demoiselle aux petits airs charmants,

20 Sous l'ombre du faux col<sup>6</sup> effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,

Tout en faisant trotter ses petites bottines,

Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...

– Sur vos lèvres alors meurent les cavatines<sup>7</sup>...

### IV

25 Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août<sup>8</sup>.

Vous êtes amoureux – Vos sonnets La font rire.

Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.

– Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire... !

– Ce soir-là, ... – vous rentrez aux cafés éclatants,

30 Vous demandez des bocks ou de la limonade...

– On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans

Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

29 septembre 70.

Arthur Rimbaud, *Cahiers de Douai*, 1870.

1. Bocks : petites chopes de bière ; l'expression « Foin de... ! » marque le mépris, le rejet.

2. Azur : bleu intense ; désigne par extension le ciel.

3. Griser : enivrer.

4. Sève : liquide qui circule dans les végétaux.

5. Robinsonne : verbe inventé par Rimbaud, d'après le nom du personnage du roman d'aventures anglais de Daniel Defoe, *Robinson Crusoé* (1719).

6. Faux col : col amovible qui s'attache à la chemise par des boutons ; vêtement bourgeois typique du XIX<sup>e</sup> siècle.

7. Cavatines : airs d'opéras.

8. Août : le « t » final peut être muet, et rime ici avec « goût » (v. 27).

## TEXTE 3

### ACTE III, SCENE 8

[...]

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve ; pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet ; le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés ! nous nous aimons.

*(Il la prend dans ses bras.)*

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur ; ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi !

*(Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.)*

CAMILLE

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ! je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi, sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerais pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener.

*(Camille sort.)*

**PERDICAN**

Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute, elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

*(Camille rentre.)*

**CAMILLE**

Elle est morte. Adieu, Perdican.

## Texte 1

### ACTE I, SCENE 2

LE BARON

[...] (*Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.*) Bonjour, mes enfants ; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican ! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée ! Quel bonheur ! que je suis heureux !

CAMILLE

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN

Comme te voilà grande, Camille ! et belle comme le jour.

LE BARON

Quand as-tu quitté Paris, Perdican ?

PERDICAN

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme ! Je suis donc un homme, moi ? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON

Vous devez être fatigués ; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN

Oh ! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie !

LE BARON

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Excusez-moi.

LE BARON

Un compliment vaut un baiser ; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour : Excusez-moi ; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

**CAMILLE**

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

**LE BARON, à maître Bridaine.**

Voilà un commencement de mauvais augure ; hé ?

**MAITRE BRIDAINE, au baron.**

Trop de pudeur est sans doute un défaut ; mais le mariage lève bien des scrupules.

**LE BARON, à maître Bridaine.**

Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi !* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer ? — Venez ici, que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux est complètement gâté. — Je suis vexé, — piqué. — Diable ! voilà qui est fort mauvais.



DORANTE, SILVIA.

DORANTE. Lisette, quelque éloignement<sup>1</sup> que t'aies pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA. Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE. Comme tu voudras.

SILVIA. Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE. Ni toi non plus, tu me dis : je t'en prie.

SILVIA. C'est que cela m'est échappé.

DORANTE. Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrions, ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA. Est-ce que ton maître s'en va ? il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE. Ni à moi ? non plus, n'est-il pas vrai ? j'achève ta pensée.

SILVIA. Je l'achèverais bien moi-même si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE. Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA. Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet<sup>2</sup> ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai à moins que l'esprit ne me tourne<sup>3</sup> ; voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE. Mon malheur est inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA. Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! il me fait de la peine : reviens à toi ; tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et si tu étais instruit, en vérité tu serais content de moi, tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable, c'est par générosité que je te parle mais il ne faut pas que cela dure, ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions<sup>4</sup> ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien ; ainsi finissons, Bourguignon, finissons je t'en prie ; qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer, allons, qu'il n'en soit plus parlé.

1. Je ne suis ... intentions : je ne suis pas disposée à me rassurer toujours en invoquant l'innocence de mes intentions.

1. Éloignement : aversion, antipathie.  
2. Ni à moi : ni à ce que je m'en aille.  
3. En effet : effectivement.  
4. Que l'esprit ne me tourne : que je ne perde la tête.

Manivoux, LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, 173

DORANTE, SILVIA.

DORANTE. Lisette, quelque éloignement<sup>1</sup> qu'il y aies pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA. Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE. Comme tu voudras.

SILVIA. Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE. Ni toi non plus, tu me dis : je t'en prie.

SILVIA. C'est que cela m'est échappé.

DORANTE. Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrions, ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA. Est-ce que ton maître s'en va ? il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE. Ni à moi<sup>2</sup> non plus, n'est-il pas vrai ? j'achève  
15 ta pensée.

SILVIA. Je l'achèverais bien moi-même si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE. Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA. Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet<sup>3</sup> ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai à moins que l'esprit ne me tourne<sup>4</sup> ; voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE. Mon malheur est inconcevable, tu m'ôtes  
25 peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA. Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! il me fait de la peine : reviens à toi ; tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, et si tu étais instruit, en vérité tu serais content de moi, tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable, c'est par générosité que je te parle mais il ne faut pas que  
35 cela dure, ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions<sup>1</sup> ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien ; ainsi finissons, Bourguignon, finissons je t'en prie ; qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer, allons, qu'il n'en  
40 soit plus parlé.

1. Je ne suis ... intentions : je ne suis pas disposée à me rassurer toujours en invoquant l'innocence de mes intentions.

Monivoux, LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, 1730

1. Éloignement : aversion, antipathie.

2. Ni à moi : ni à ce que je m'en aille.

3. En effet : effectivement.

4. Que l'esprit ne me tourne : que je ne perde la tête.

## Le dormeur du val

Arthur Rimbaud

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud

## Ma Bohème

Arthur Rimbaud

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.

– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai (1870)*